

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 14 JUILLET 1900.

No 260

SOMMAIRE

La Rétribution, (*Suite*) *Vieux-Rouge* —
 Une Idille, *Franc* — Les Instituteurs,
Magister — Chronique, *Rigolo* — En
 Chine, *Jules Claretie* — Notre ami
 Ireland, *Jean de Bonnefon* — Les
 Maisons Hantées, *Jules Bois* — Pour
 vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

LA RETRIBUTION

Tout vient à point à qui sait attendre
 LAFONTAINE.

(Suite.)

Politiquement parlant, Tarte est mort : c'est un cadavre, et malgré tous les secrets de l'embaumeur breveté, il ne sentira jamais bon. Il se dégage de cette carcasse politique une odeur *sui generis* qui pue la carne à plein nez.

Je crois que ces remarques constituent des injures personnelles, de celles qui sont publiées dans la *Patrie* de temps à autre, lorsque l'hon. Joseph-Israel a une attaque de bile.

Il a cru, le cher homme. qu'il était le seul au pays qui pouvait se servir impunément de cette arme.

Il s'est trompé, voilà tout.

Dans l'armée anglaise, lorsqu'un soldat, ou même un chef, a démérité, on lui enlève ses galons, on le conduit hors du camp et la musique joue un air bien connu du

peuple anglais, tandis que le malheureux dégradé passe entre les rangs de ses camarades qui le conspuent, et s'élançe dans la campagne pour échapper à la honte qui le poursuivra jusqu'à la fin de ses jours.

En temps de guerre, si le coupable est un traître, on le fusille sans merci. En temps de paix, c'est une simple rigolade pour les spectateurs, et une mort civile et ignominieuse pour celui qui reçoit le châ-timent qui devrait être toujours infligé au misérable délateur qui vend des secrets qu'il a surpris.

On appelle cela dans la langue de Shakespeare: *To be drummed out of the army.*

Cette humiliante punition peut aussi s'appliquer à d'autres organisations qu'à l'armée, et un chef politique qui tolère dans les rangs du parti qu'il dirige, la présence d'un homme qui désagrège et mine en dessous tout l'organisme de ce parti sans se servir de ce moyen aussi simple qu'économique de tout remettre en ordre, est coupable de trahison envers ses partisans.

L'hon. M. Laurier ne veut pas se séparer de Tarte; il y tient. Il dit que Joseph-Israel est son ami personnel. Alors je lui applique le proverbe (il y en a pour toutes les situations):

Qui se ressemble s'assemble.

Ou bien :

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

Je ne dis pas ceci à mon vénérable chef pour lui faire un compliment. Mais le très grand homme semble ne pas vouloir comprendre qu'il devrait au moins faire semblant de s'enlever ce fardeau qui finira par l'écraser.

Il en a pourtant bien assez sur la conscience depuis qu'il est ministre.

Lorsqu'il est arrivé, tout le monde a cru qu'il était le Messie promis et attendu depuis si longtemps. De grandes réjouissances ont marqué sa rentrée triomphale comme chef du gouvernement, et tout le monde se disait que des merveilles allaient être accomplies par ce chef incomparable.

Voyons donc un peu le bilan de ses bonnes œuvres depuis 1896 :

L'achat du Drummond a été le premier acte de la série. Je suppose que c'était pour se faire la main. Il y eut probablement à cette époque, c'est-à-dire, lorsque les marchands de gazettes (comme M. Laurier appelle les journalistes) dévoilèrent le truc, une jolie passe-d'armes entre le premier ministre et son *ami personnel*.

Plus tard, lorsque M. Laurier se rendit à Londres à la recherche des pendrioches et des oripeaux, ainsi que des titres et des décorations, il sacrifiait sciemment le Canada à l'idée impérialiste.

Enfin, lorsque la guerre du Sud-africain fut déclarée, sans aucune raison, sans aucune demande de la part du gouvernement impérial, il envoyait trois mille jeunes gens se faire tuer ou mourir des fièvres, pour aider l'Angleterre dans une guerre de conquête.

Quelques-uns de ces jeunes gens sont revenus au pays natal, tous plus ou moins estropiés ou malades.

Si la guerre dure encore six mois, il n'en reviendra pas un seul, et c'est le premier ministre qui sera tenu responsable du misérable sort qu'ils auront subi.

Voilà les trois actes les plus glorieux du règne de l'hon. M. Laurier.

Je passe par-dessus la Vitaline, la loi des journaux, le saut du budget de 42 à 62 millions, etc., etc., car ce sont des peccadilles.

Mais je demanderai aux libéraux hon-

nêtes, aux libéraux sincères, s'il n'y aurait pas un moyen quelconque de découvrir un homme pour nous conduire.

C'est bien pénible à dire, mais le parti libéral est tombé en quenouille.

Qui le relèvera ?

VIEUX-ROUGE.

Une Idille

Le chroniqueur cléricale du REVEIL, ayant jugé à propos de s'absenter sans avertir son directeur, ce dernier était dans des transes mortelles. Il craignait tout, et comme ce bon garçon (le chroniqueur) est son meilleur ami, il se préparait à verser un déluge de larmes sur sa dépouille lorsqu'il a reçu la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Je vous adresse, du fond de l'ermitage où je fais ma retraite annuelle, un bout de correspondance que je désire voir paraître dans les colonnes du REVEIL.

J'aurais dû commencer par vous faire des excuses et vous dire que ce n'est pas absolument de ma faute si je vous ai quitté sans crier gare ; à présent c'est fait.

Je suis sur les bords d'une rivière, à l'ombre de grands arbres, et je suis heureux.

En guise d'amusement, je surveille les ébats d'un révérend frère qui est fêru d'mour pour la fillette d'un ami demeurant dans le voisinage.

Le bon petit frère n'a pas tort, car elle est jolie à croquer, et malgré le froc, on a un cœur, que diable ! et un cœur de 20 ans encore, et un cœur de frère, de plus : c'est-à-dire un cœur vierge.

Ce cher frère rêvait donc dans la solitude de sa cellule à celle qu'il aimait, et se creusa la cervelle pour trouver le moyen d'entrer en communication avec elle. Il se dit que c'était bien simple, après tout, et qu'il n'y avait qu'à écrire.

Voici sa première lettre :

Ma chérie,

Veux-tu être l'amie de celui qui, hier soir, souriait quand tu le regardais au travers des planches disjointes. Si tu le veux, viens souvent regarder, car je me promènerai toujours pour que tu me vois et je te ferai des signes ; je te ferai d'autres billets où je te dirai de belles choses que je te demanderai.

Au revoir, je t'envoie un baiser. Celui qui t'écrit est ton ami ; c'est celui qui te souriait.

Quelques jours plus tard, il envoyait à la fillette une deuxième missive dans les termes suivants :

Ma petite blonde,

As-tu lu le premier billet que je t'ai fait passer ? Veux-tu être mon amie, et m'accorder les deux choses que je te demande pour me faire un grand plaisir ? Si tu le veux, tu me rendras réponse sur un petit bout de papier que tu feras passer dehors, et après je te dirai les deux choses qui me feront le plus de plaisir.

Je t'aime bien mais seulement tu fais trop de bruit quand tu viens. Tâche de moins faire de bruit. Ne montre pas ces billets à personne.

La fillette montra cette deuxième lettre à son père qui lui dicta la réponse suivante, et se prépara à aller lui-même rencontrer avec une paire de chaussures à fortes semelles — :

Mon cher ami,

J'ai reçu vos deux petits billets avec plaisir, s'il vous plait me dire quelles sont les deux choses qui vous feraient tant plaisir ; en attendant la solution du problème, et espérant connaître votre nom.

En réponse à ce billet il envoya une troisième lettre demandant un rendez-vous, dans les termes suivants :

Ma chère amie,

Mon nom de famille est : J. D. M. et mon nom de frère est Joseph ; si tu veux me faire plaisir veux-tu me dire si ce soir à 9 heures tu pourras aller à la ferme en arrière de votre cour :

Si tu peux y aller, j'irai aussi et pour me répondre tu frapperas 3 coups contre les planches.

Ton ami qui veut te connaître davantage.

Ne dis rien à personnes ; il faudra que nous soyons seuls.

Je me signe votre,

Aujourd'hui la communauté gémit sur le dé-

part inattendu du frère Joseph, disparu tout-à-coup sans laisser aucune trace.

Mon ami me dit qu'il frappait avec conviction et au bon endroit lorsqu'il l'a rencontré sur la ferme.

FRANC.

LES INSTITUTEURS

Que vont dire Nos Seigneurs les Evêques de l'article que vient de publier un journal sacrosaint, le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, sur la question des misérables salaires payés aux instituteurs et aux institutrices de la province de Québec dans certaines municipalités dont les commissaires d'écoles devraient être encarcânés, car ils le méritent richement.

Seulement, en cette occurrence, on nous permettra bien une légère observation, qui nous vient à l'esprit en lisant cet article étonnant dans un journaliel que celui que nous avons mentionné.

Lorsque nous avons publié de vigoureux articles sur cette même question, il n'y avait pas assez de munitions dans l'arsenal ecclésiastique pour nous extorminer ; toutes les armes possibles furent employées pour détruire notre publication, et on n'a que trop bien réussi, grâce à la peur du diable.

On nous taxait alors d'exagération, et nous devons dire cependant pour justifier nos écrits du temps que nous avons simplement dit tout haut ce que tout le monde pensait tout bas, mais ce que personne n'osait formuler, de crainte de s'exposer au courroux de ces messieurs de la soutane.

S'il y a une justice ecclésiastiques, elle doit être égale pour tous, et les éditeurs du *Courrier de Saint-Hyacinthe* doivent être punis aussi sévèrement que nous l'avons été pour avoir osé énoncer des principes subversifs et publié des vérités qui sont loin de faire honneur à nos éducateurs. Il y a si longtemps qu'on dit à Baptiste que l'éducation est inutile pour gagner le ciel qu'il a fini par le croire, et il ne veut pas payer pour faire instruire son gars.

Une autre raison péremptoire qui l'empêche de se fendre plus largement pour donner un salaire aux éducateurs de ses enfants c'est que la pieuvre cléricale l'a épuisé. Après avoir construit la résidence prinoière de M. le curé et de son vicaire, on a grevé sa terre de lourdes hypothèques, sous forme de répartition pour eriger un temple qui représente à lui tout seul, dans bien des cas, dix fois la valeur totale de toutes les constructions de la paroisse. Tous les ans il est obligé de payer un impôt considérable, élever une grosse famille et travailler comme dix nègres pour arracher à un sol souvent ingrat la subsistance de toute sa marmaille.

En dehors de toutes ces choses, il y en a une encore plus lourde, et c'en est une qu'il s'impose volontairement : c'est de faire instruire l'un de ses enfants pour en faire un homme de profession, au détriment des autres qui sont obligés de fouiller la glèbe justement à l'âge où ils devraient apprendre à lire.

Et l'on s'étonne ensuite quand on entend dire que les Canadiens sont ignorants.

Lisez l'article du *Courrier* :

Notre confrère du *Journal* fait une charge à fond, au sujet d'une annonce dans laquelle on demande une institutrice pour école élémentaire, à raison de \$92 par année, logée et chauffée.

Notre confrère proteste avec éloquence et s'écrie :

" Et les commissaires n'ont pas honte d'afficher cette pitance dans les journaux.

Quatre-vingt douze piastres par année ! Si cette pauvre fille n'est pas une Chinoise, il lui en coûtera toujours bien quarante pour ne pas crever de faim, cinq pour aller à l'église de temps à autre et une dizaine pour se vêtir décentement.

Au bout de l'année, après avoir épuisé sa santé à élever des enfants honnêtement, il lui restera donc quarante piastres.

Une fille de chambre, sa voisine peut-être, en aura le double pour avoir brassé de la plume et secoué des couvertes.

Faites instruire vos filles, braves gens ! Vous voyez ce que l'instruction, appliquée à la plus noble des tâches, rapporte à ceux qui l'ont reçue.

Franchement, nous avons honte d'être obligés d'écrire ainsi, mais n'est-il pas temps de stigmatiser, comme elle le mérite, l'avarice de ceux qui

spéculent ainsi sur les sacrifices des pauvres instituteurs et institutrices.

C'est une honte de traiter avec autant de mesquinerie ceux ou celles qui se dévouent à l'instruction de la jeunesse.

On avait fait un bon pas en fixant à \$100 le minimum des salaires, mais le gouvernement ridicule et lâche qui fait la honte de la province de Québec n'a pas eu le courage de maintenir sa décision première et ayant à choisir entre le vote de quelques individus incapables d'apprécier la valeur de l'instruction et de pauvres institutrices sans influence, il a préféré conserver l'adhésion des premiers et laisser à leur misérable sort ceux qui aiment encore mieux se dévouer pour la jeunesse que de faire de la politique.

Au moins si l'on avait le cœur de réparer cette lâcheté par un octroi destiné à compléter l'indemnité municipale. On a de l'argent pour donner des livres aux enfants des riches, pour payer des réclamations ridicules à des imprimeurs amis, mais s'agit-il de payer honorablement ceux qui accomplissent un grand devoir, M. Marchand ferme ses yeux ternes, et M. Robidoux regarde par-dessus son binocle comme si on lui parlait de son voyage à la Nouvelle-Orléans.

Cependant, ces farceurs viendront encore vous parler de leur dévouement à l'éducation."

Nous sommes heureux, ajoute le *Courrier du Canada*, de reproduire ce vigoureux protêt.

Bien des fois déjà nous avons signalé cette incroyable mesquinerie dont est ici victime notre classe enseignante. Bien des fois aussi nous avons dénoncé la honteuse reculade de nos éteignoirs de Québec, de MM. Marchand et Robidoux qui après avoir sanctionné la décision du Conseil de l'Instruction publique imposant un minimum de salaire, ont reculé devant la crainte lâche de l'impopularité, et ont abandonné les instituteurs et les institutrices à leur malheureux sort.

Le *Journal* se scandalise devant un salaire de \$92. Que dirait-il donc devant des salaires de \$60 comme on en paie aux institutrices dans certaines municipalités fort à l'aise ?

Un tel état de choses est véritablement honteux. On ne doit pas se lasser de le flétrir pour secouer l'apathie publique. Et l'on ne doit pas se laisser nen plus de flétrir la couardise du gouvernement Marchand, qui a délibérément refusé de venir en aide à la classe enseignante.

C'est encore le plus bel éloge que l'on pouvait décerner aux gens du *Canada Revue*. Après huit années de travail et de lutte, les journaux

les plus rétrogrades de la province sont forcés par les circonstances même, de déclarer que nous avons raison, et de dire à ceux qui ont le pouvoir de remédier à l'état de choses actuel, été qu'il faut changer de méthode.

MAGISTER.

EN CHINE

L'Académie vient de couronner un livre, la "Chine ouverte", à l'heure précise où la Chine entend se fermer hermétiquement aux "diabliques étrangers." Le diable, pour la population crédule et surexcitée du Céleste-Empire, c'est tout Européen qui vient troubler la quiétude et fendre à coups de bâton la foule immobile de ces millions et millions d'hommes que nous nous habituons à regarder, pour dire le mot, comme des Chinois de paravent.

Derrière le paravent il y a un peuple, et quel peuple ! Innombrable, fourmillant, capable d'inonder et d'absorber le monde. Je ne crois pas—je ne crois pas encore—au "péril jaune" qui a inspiré à l'empereur d'Allemagne un dessin allégorique représentant les nations européennes hypnotisées par la vue d'un poussah féroce et inquiétant. Quelqu'un qui connaît bien la Chine et les Chinois me disait qu'on serait étonné, un de ses matins, d'apprendre qu'avec une poignée d'hommes les légations ont pu tenir contre le grouillement formidable des assaillants aux yeux bridés. "Et vous verrez, m'aurait cet optimiste, que quelques marius résolus et quelques diplomates changés en soldats étonneront le monde en réapparaissant tout à coup debout, à travers cette autre muraille de la Chine que forme le cercle des Boxers, muraille humaine, menaçante et mouvante."

Je souhaite que le télégraphe confirme une telle prévision. Hélas ! qu'aurons-nous appris au moment où paraîtront ces lignes ? A l'heure où je les écris, j'entrevois par l'imagination l'horrible scène ; ces légations assiégées, les femmes, les enfants attendant la mort, les hommes, pâles, leurs revolvers à la main, prêts à se défendre jusqu'au dernier—le groupement tragique de quelques êtres séparés du monde, pressés comme

sur un radeau, avec un flot qui monte, monte, hurle, mord—et le bruit formidable de la foule, l'immense foule, l'horrible foule, criminelle en tous pays lorsqu'elle a dans le cerveau la folie de la vengeance et sur les lèvres la luxure du sang—la foule fanatisée qui demande, comme une proie, la chair de ces fils d'Europe réfugiés dans une ambassade et priant...

Quel que soit le dénouement du drame, les scènes ont dû être lugubres. Lugubres et héroïques. Je suis certain que, si M. S. Pichon nous revient, il nous contera, en s'oubliant lui-même, le dévouement des soldats, la résignation des femmes, le courage de tous. Mais ce qui s'est passé, ce qui se passe dans cette ville de Pékin, inabordable maintenant, qui le sait ? Quand pourra-t-on le savoir ? Le saura-t-on jamais ? Il semble que la suprême ironie du sort se plaise à répondre à la Conférence de la Haye, au rêve du désarmement, par les batailles du Transvaal et à l'Exposition, œuvre de paix universelle, par l'explosion de barbarie de cette Chine et les tueries du Pays-Bleu.

Pays-Bleu devenu le Pays-Rouge ! La vie humaine pèse peu, du reste, en cette contrée où les guerres se soldent par des millions de cadavres. Mon ami Verestchagin le peintre de la Guerre, qui a pénétré dans certaines villes chinoises ruinées par les combats, n'y rencontrait que des ossements, des crânes, et encore des crânes, à perte de vue,

Après un tas sinistre, un autre tas de crânes !

des crânes d'un blanc neigeux, lavés par l'eau des pluies, rongés par le soleil. " On aurait dit, écrit le peintre, de ces gros cailloux que l'on voit au bord des rivières." La révolte de Taïpings étant ajoutée à cette révolte des musulmans, ces deux périodes de massacres ont, au calcul de Verestchagin, coûté en vingt années quelque chose comme quarante ou cinquante millions de vie humaines. Soit de deux millions à deux millions cinq cent mille égorgements par an.

Et le nombre est si formidable là-bas que ces saignées ne comptent guère. Les villes dispa-

raissent, les crânes s'amoncellent et blanchissent ;—la masse humaine se renferme comme un fleuve coupé par un navire—et l'eau continue à couler comme la race jaune à grouiller. La fourmilière innombrable ne s'inquiète même pas de quelques fourmis écrasées.

Un soir, pendant la Commune à Versailles, je me promenais avec un attaché de l'ambassade chinoise, et nous entendions au loin, le sourd grondement des forts de l'enceinte parisienne répondant à l'artillerie des assiégeants. Ces coups sinistres nous entraient dans la poitrine, nous frappaient au cœur, car chacun d'eux était tiré sur des Français, tuait des Français, et, le matin, un engagement ayant eu lieu du côté de Vanves, on nous avait parlé de deux cents morts.

La pensée de ces deux cents morts nous hantait comme une vision sinistre. Il y avait là Etienne Arago et M. Grévy, qui, tristement, hochaient la tête. Deux cents cadavres ramassés, là-bas, sous les arbres reverdis par Avril ! L'attaché d'ambassade du Céleste-Empire se mit à rire et, dans sa face jaune, ses yeux de porcelaine eurent des éclairs d'une férocité narquoise.

— Ah ! dit-il, que deviendrions-nous si nous devons nous émonvoir pour si peu ? et que diriez-vous donc, vous autres Français, si vous aviez vu, comme moi, couper dans une journée six ou sept mille têtes ? Vos guerres civiles ! mais ce sont jeux d'enfants ! Chez nous, c'est par demi-millions d'hommes qu'on s'extermine et on n'y pense plus un mois après !

Il ajouta gaiement, pendant que le canon, là-bas, grondait toujours :

— Il faut bien vivre !

* * *

Que voulez-vous qu'on impose le respect de l'existence humaine à un peuple qui se soucie aussi peu de la vie ? Poussé à bout, affolé par les prédications des Boxers, il n'a qu'une idée : débarrasser la terre chinoise de ces Européens installés chez lui et voulant imposer leur civilisation aux fils d'Asie. La vie, encore une fois, compte pour si peu là-bas que, dans le Yangtsé-Kiang, lorsqu'un homme tombe à l'eau, tout le monde le regarde se noyer, paisiblement, sans

l'ombre de pitié. Pas un Chinois ne quitter sa pipe pour tendre la main au malheureux qui disparaît là, dans le fleuve Jaune. Pourquoi ? D'abord parce que tout homme qui en sauve un autre est tenu de payer les dettes de l'homme qu'il a sauvé. Il devient immédiatement le débiteur de celui qu'il a arraché à la mort. Tous les créanciers du mauvais nageur (et mauvais payeur) ont recours contre le bon Chinois naïf qui a commis ce crime d'en condamner un autre à vivre. Et puis la vie n'a pas de prix en ces contrées, je le répète. Les naissances pullulent, les morts sont innumérables. L'être passe d'un point à un autre avec une facilité prodigieuse.

Mais, s'il méprise la mort, le Chinois aime la souffrance. J'entends qu'il se plaît à faire souffrir. Il prolonge l'existence en d'affreuses combinaisons de fortune. Ce peuple de lettrés a des férocités de tigre et des raffinements de chat déchirant les souris dans les supplices qu'il invente. C'est un ingénieux artisan de douleur. Il prolonge les agonies avec une science étrange de la cruauté. Quand je pense à ce pauvre commandant Henri Rivière dont la tête s'est promenée par les villages et que les mandarins montraient, glorieux et souriants, comme un trophée, entre ses mains coupées, cette loyale main que j'avais serrée et qui avait écrit "Pierrot" et "Caïn."

Il faudrait arracher nos malheureux compatriotes de ces périls, courir bien vite de Tien-Tsin à Peking. Et comment ? Les hordes sont nombreuses entre nos soldats et la grande ville. Le flot grossit. La mer jaune déferle. Les marins de l'amiral Courrejolle et les soldats du général Voyrau arriveront-ils à temps ?

Ils ne trouveront plus, du reste, devant eux les Tigres de guerre qui, agitant leurs dragons fantastiques, leurs drapeaux ornés de monstres brodés d'or et lançant leurs flèches contre les balles des carabines Minié de nos chasseurs à pied, prétendant arrêter les Barbares en leur montrant des masques horribles et en frappant sur des gongs effrayants. Les Chinois qui, sans reculer d'un pas se faisaient tuer un à un sur le pont de Palikao et dont on retrouva les cadavres en ordre de bataille, en rang, le long des

parapets, sont aujourd'hui remplacés par des soldats qui ne se contentent pas de bien mourir, mais qui veulent vaincre. Le colonel Dominé me disait qu'à Tuyen Quan ce qui l'avait frappé beaucoup, c'est que, repoussés, les Chinois acharnés, revenaient souvent à la charge. — Leurs mandarins les arrêtaient dans leur retraite, les reformaient et les rejetaient à l'assaut. Jamais une colonne battue n'était revenue à l'attaque, autrefois. Le fait seul de ne pas s'en tenir à la défaite subie montre que l'énergie renaît dans cette masse humaine.

Et le Chinois est solide physiquement ! "Nous ne pouvions pas leur résister, me répétait un Tonkinois en me parlant du passé : ils ont seip-gros bras !" Le biceps du Chinois pesait lourdement, en effet, sur les débiles épaules des fils du Tonkin. Nos troupiers auront donc à combattre des adversaires dignes d'eux, ces grands guerriers "en or" que repoussa Négrier.

Ajoutez que ces Asiatiques sont ézaspérés. Un très aimable jeune français qui, précisément revient de Chine me contait, en riant et le plus simplement du monde, que, lorsqu'il revenait fatigué de travailler à la ligne de chemin de fer qu'il construit là-bas, s'il apercevait une litière portant un mandarin, il s'approchait et ordonnait au fonctionnaire chinois de descendre :

— Mais je suis madarin, et cette litière est à moi !

— C'est possible. Mais dans mon pays je suis mandarin d'une classe supérieure à la tienne ! Allons, descends !

Et le mandarin, impassible et respectueux, cédait sa litière. Il ne la cédera pas toujours. Il ne faut ni tuer le mandarin, ni lui répéter trop souvent qu'il est fait pour marcher à pied. Irrité à la fin, il se révolte, et sa ruse et sa rancune poussent autour de pauvres êtres innocents les férocités, les bestialités, les appétits du meurtre de la foule.

Ah ! Chine délicieuse des visions de poètes, Chine des vers de Brouillet et de Théophile Gauthier, avec les lettrés qui rêvent sous les saules et les petites Chinoises "au teint plus clair que le cuivre des lampes" qui boivent le thé et, de leurs yeux de songe, contemplent, sur

le ciel du Pays-Bleu, l'idéale fleur de pêcher— où est-elle, certe Chine exquise et charmante ?

On la retrouve encore dans les bibelots de l'Exposition, dans les laques et les albums en papier de riz. mais, entre elle et nous, il y a une vapeur de sang.

Celle que j'aime à présent est en Chine.
Elle demeure, avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine
Au Fleuve Jaune, où sont les cormorans.

Elle y demeure toujours, la vision de Gaudier ; mais, pour l'aller trouver, il faut maintenant traverser des campagnes en armes et des villes en feu. Je sais des officiers qui avaient vingt ans lorsqu'ils arrivèrent, avec Montauban, sous les murs de Pékin et qui, grisonnants avec leurs épaulettes étoilées, voient aussi aujourd'hui se ranimer l'image de leur passé. Nos lectures ne nous ont pas plus séduits que leur campagne. La Chine et les merveilles du Palais d'Été sont demeurées pour eux des visions de féerie.

Quel étonnement lorsque les chasseurs à pied dont je parlais tout à l'heure, arrivant le soir devant Pékin et, campés sous des mûriers, passèrent la nuit là, virent tout à coup, le lendemain matin, à l'aurore rose, ceux de leurs camarades qui, les premiers, étaient entrés dans la ville en ressortir en traînant des tapis des Gobelins, des pendules du temps de Louis XIV, des meubles donnés à l'empereur de Chine par le Grand Roi ! Et les coffrets précieux, et les porcelaines incomparables, et les admirables cloisonnés et les éléphants d'or, et les tigres de métal incrustés d'orfèvreries, colosses stupéfiants dont les yeux énormes étaient des pierres précieuses ! Quand le général des G... évoquait devant moi ces souvenirs, il lui semblait faire encore un rêve. Voyage au pays des escarboucles et des potiches, acheté cher par une traversée atroce, mais terminé par une apothéose des " Mille et une Nuits."

Nou, ce n'est plus cette Chine de théâtre du Châtelet que nos soldats vont rencontrer demain. Les arcs et les flèches des Mandchoux sont remplacés par des canons Krupp. A leur

tour, les Chinois bombardent. Quelque Bonaparte jaune doit rêver la revanche contre le Japon et contre l'Europe. Il faut se hâter, se hâter de courir au secours de ceux qu'on menace dans ce pays immense où la vie de l'homme ne pèse pas plus qu'un fétu. L'opium a son alcoolisme. Il voit rouge, le fumeur d'opium éveillé. Il frappe, il tue — que dis je ? — il lacère, il dépèce. Il rit et continue son rêve en regardant souffrir.

Que la veille Europe se hâte ! Qu'elle arrache ses fils aux ongles des mains jaunes ! Et qu'elle médite aussi sur tout ce qui se cache de férocités latentes, endormies et inassouviées au fond des êtres en apparence les plus doux et les plus soumis. Il ne faut jamais réveiller la bête humaine. Ce n'est pas le chat qui dort en nous, c'est le tigre.

Et l'homme est bon pourtant. Le Parisien sourit avec douceur aux pauvres Chinois en robes bleues ou mauves qu'on rencontre au Trocadéro et qui gémissent, eux aussi, sur les nouvelles arrivées de Chine, quelques-uns des braves gens venus de Tien-Tsin ou de Shanghai étant du reste, chrétiens et catholiques comme nous.

--Vous ne craignez rien ? demandais-je à l'un d'eux hier matin.

—Oh ! non, monsieur. Nous sommes en France !

JULES CLARETIE.

UNE CHANCE.

S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le BAUME RHUMAL

60

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresei à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

Chronique

Il y a longtemps que l'on n'a entendu parler de fondation de nouvelles écoles au Monument National.

* **

On n'entend peu parler de la délégation juponaïse de ce temps-ci. Ces dames sont probablement trop occupées à nous représenter.

* **

Allez chez Lorge si vous désirez être coiffé dans les derniers goûts. C'est le bon endroit, rue St-Laurent.

* **

Le renvoi du bill des juges a jeté le désarroi dans la province de Québec. Les calculs faits par nos politiciens ont été dérangés, et tout est à vau-l'eau.

* **

Comme tout est, à la Chine on ce moment, j'invite les lecteurs du RÉVEIL à lire attentivement une reproduction intitulée "En Chine," que j'ai empruntée à une publication de Paris.

* **

On prête à l'hon. M. Marchand, qui est gravement malade, l'intention de démissionner, mais à une condition; je vous le donne en mille, si jamais vous devinez ce que peut bien être cette condition et j'aime mieux vous le dire tout de suite.

Le bonhomme s'en irait volontiers pourvu qu'il fût remplacé par le gendre de la province: Raoul Dandurand !!!

Tout absurde que cela puisse paraître, ça peut arriver, car tout arrive avec nos gouvernants actuels.

* **

Je me joins à l'*Evenement* pour féliciter M. l'abbé Apollinaire Gingras, curé de Château-Richer, à l'occasion d'une fête qu'on lui a donnée pour célébrer ses noces d'argent.

Je cite des extraits de ce journal afin que mes lecteurs puissent bien se pénétrer de l'enthousiasme qui a dû déborder.

Déjà à la grand'messe on s'apercevait que la

journée devait être plus qu'ordinaire; un *chœur* de jeunes filles se faisait entendre *dans des soli* avec le charme qu'on leur connaît; tout se prêtait à rehausser l'éclat de la cérémonie. A l'Épître, "Vœux à Marie" par Mlle Carméline Gravel. A l'Offertoire, "Célébrons ce grand jour" par Mlle Malvina Gravel. A la Communie: "Mon bien-aimé ne paraît pas encore" par Mlles Carméline Gravel, Alice Lemay et Eugénie Gravel. A la fin de la messe, "Donne-nous un beau jour" par Mlle Eug. Gravel.

Par quel tour de force ce chœur de jeunes filles a-t-il pu se faire entendre dans des soli? Il n'y a qu'à Québec qu'on voit ces choses-là.

A l'issue de l'office, tous escortèrent M. le curé à son prosbytère, où une adresse remplie des sentiments les plus délicats lui fut lue. On lui offrait en même temps, une bourse assez bien-garnie. M, le curé Gingras, avec le talent oratoire qu'on lui connaît répondit en termes on ne peut mieux choisis.

J'aime toujours la petite bourse traditionnelle,

Jeune homme de Québec, qui avez écrit, n'oubliez jamais de dire, lorsqu'un monsieur-prêtre ou même évêque répond à une adresse ou à toute autre chose: "M. l'abbé ou Monseigneur a répondu dans une *allocution vibrante*."

Dans des circonstances aussi solennelles, il faut toujours vibrer.

Vibrez, jeune homme!

On a eu le plaisir d'entendre "Les voix du soir" par M. Lacasse. Bref, ce ne fut, jusqu'à 9 heures, que discours, fanfare et chansons. Puis la foule redescendit lentement des hauteurs du presbytère, semblant laisser à regret un site aussi enchanteur où elle avait entendu de si belles choses.

Heureux paroissiens!

RIGOLO.

COMPARAISON INUTILE.

Aucun remède ne peut être comparé au BAUME RHUMAL pour soigner le rhume, la bronchite, la coqueluche, la grippe. 58

UNE CERTITUDE.

Avec le BAUME RHUMAL, plus d'enrouement, plus d'extinction de voix. 59

NOTRE AMI IRELAND ?

Ce qui étonne le plus et ce qui marque profondément la place du doigt providentiel, c'est que les persécutions contre l'Eglise sont toujours maladroites. Tel gouvernement civil gratte les moines jusqu'à les faire crier et se rend impopulaire. Et le même gouvernement civil supporte que des évêques étrangers viennent pérorer parmi nous, dire des choses dangereuses, après en avoir dit ou fait de malveillantes contre nous le long de leur vie.

L'an dernier, Mgr Ireland, archevêque américain, prêcha Jeanne d'Arc du haut de la chaire d'Orléans de façon à entraîner la sainte dans le gouffre de banalité où il plongeait lui-même. Mgr Touchet remercia, et la paternelle République laissa violer le Concordat. Ce succès grandissant la hardiesse du prélat, il vient cette fois parler là où débattaient tous les saltimbanques de la terre, sur une place publique, et il se juche sur une estrade pour inaugurer la statue de Washington le 4 juillet.

Il est vrai que nous sommes en temps d'Exposition et qu'il faut nous montrer de tout un peu.

Où laissera donc Mgr Ireland parfaitement tranquille vaquer à sa popularité. Et ce sera même plaisante aventure que celle de cet évêque condamné par Rome, faisant en France l'éloge de la France qu'il combat en Amérique.

Car Mgr Ireland, qui porte haut toutes les vertus privées, celles de l'homme, celles du prêtre, celles de l'Irlandais même, reste dans son archevêché l'irréductible ennemi de la langue française, comme il y est l'ennemi de Rome ; avec prudence. Le Pape a condamné l'américanisme et les élargisseurs du catholicisme. Le remuant archevêque de Saint-Paul qui tenait tous les fils de l'intrigue s'est mis à jurer ses grands Dieux (car il en a plusieurs) qu'il n'avait jamais entendu parler des erreurs condamnées.

Et ces erreurs, il les avait professées dans un livre qui a eu huit éditions !

De même, le 4 juillet, Mgr Ireland, qui a le nez de diplomate prudence et de hautaine impudence, oubliera sans doute que, le 27 juin 1899, il fut, en Angleterre, plus anglais que le

duc de Norfolk et le cardinal Vaughan. L'homme qui osera se frapper la poitrine, qu'il a large en affirmant qu'un cœur y bat pour la France, cet homme veut faire de l'Amérique un prolongement de l'Angleterre et voudrait effacer jusqu'au nom du Canada de la carte du Nouveau-Monde.

Les temps sèches, les os saillants, la peau luisante, la tête présentant un profil de rasoir anglais, voici comment s'exprimait, il y a un an le mendiant international de popularité :

"Aujourd'hui, clamait-il, l'influence de l'Angleterre est universelle. Aujourd'hui, à travers tous les océans et les continents, la langue anglaise est répandue ; l'avenir de tant de continents et de tant de centaines d'îles est lié au progrès de l'influence anglaise !"

Et Mgr Ireland, qui est d'origine irlandaise, voit l'île tristement assise de l'autre côté du canal. Mais, en bon Américain, sous ses lunettes d'or, il a l'œil optimiste. Vous ne devineriez jamais pourquoi la terre d'Irlande a tant souffert selon l'archevêque de Saint-Paul :

"C'est en vue du grand pouvoir et de la grande mission de l'Angleterre de par le monde que Dieu a sauvé la foi en Irlande."

Ce trait d'audace encourageant l'oreteur, notre homme devient lyrique et lance cette énormité.

"Partout où flotte le drapeau anglais — et il flotte de l'Arctique à l'Antarctique, du Pacifique à l'Atlantique, et plus loin encore, au-delà des océans indiens et de l'Australie — partout où il flotte, il abrite la représentation de la Sainte Eglise catholique."

Un homme qui a de telles vues sur l'histoire semble bien fait pour mener le dogme là où il l'a mené, à trois pas de la pure hérésie. Mais rien n'arrête Mgr Ireland dans son extase anglaise, j'allais dire "anglicane" :

"Nous autres, catholiques américains, nous sommes remplis d'espoir en regardant le grand avenir qui s'ouvre de par le monde aux peuples qui parlent notre langue et à l'influence anglaise."

On ne sait ce que pensent les diocésains de Mgr Ireland de leur bouillant évêque : mais cet-

te phrase est faite pour étonner la loyauté américaine.

Et cela continue. La pensée de l'orateur coule toujours. Comme un grand fleuve à travers les plaines ramasse les rivières, elle ramasse d'autres admirations, d'autres clameurs anglaises :

“ La mission des catholiques parlant anglais est immense. En qualité de catholiques, vous devez placer au service de la religion toutes les nobles qualités de votre race, car vous êtes une race de conquérants et de triomphateurs à travers le monde. ”

Puis Mgr Ireland, qui sème les naïvetés autour de lui, comme les dents de Cadmus, pour qu'elles grandissent, explique qu'il aime mieux parler aux laïques qu'aux prêtres, “ surtout à des laïques anglais ”, dit-il poliment. Et il donne quelques conseils à ces chers laïques dont il proclame la supériorité :

“ Ne perdez pas de temps, conclut-il, à faire des rapports au quartier général sur le bien qui peut être fait à la religion ; mais faites ce bien d'abord et votre rapport ensuite. ”

Le quartier général c'est Rome ; Luther n'aurait pas mieux parlé !

La langue anglaise, que Mgr Ireland veut partout substituer à la langue française, est un nouvel objet d'éloges pour l'orateur. C'est “ le grand canal qui doit transporter les idées à travers le monde ”. “ Vous êtes, après tout, la patrie mère des contrées qui parlent l'anglais, vous êtes le siège principal du gouvernement du monde et vous devez travailler, penser, agir pour que l'influence catholique se répande de concert avec l'influence d'un empire qui sort de Londres. ”

Puis Mgr Ireland étend sa couverture anglaise sur les deux Amériques, qui sont, d'après lui de simple fiefs anglais. Je n'exagère pas :

“ Nos premiers colons catholiques d'Amérique, les compagnons de lord Baltimore, étaient anglais... Des milliers de liens nous unissent... ”

“ Tendez votre main entre ces deux grands pays... Nos intérêts sont les mêmes. Et puisque nous sommes si étroitement unis comme Anglais et Américains, soyons unis doublement

par d'étroits sentiments d'amitié comme catholiques. ”

Cette façon de jongler avec l'histoire, de la fausser, de la bossuer serait une courageuse niaiserie si nous ne devions pas demain voir le même apôtre d'anglicanisme parler en France de la France comme il parla en Angleterre de l'Angleterre.

Et cette France où Mgr Ireland vient prouver qu'il ne sait pas le français, savez-vous comment il l'a traitée l'an dernier en Angleterre ? Voici :

“ Nous avons reçu, disait-il, des adhésions de toutes les contrées du monde. Chaque pays nous a adressé des émigrants. Nous avons reçu des catholiques de l'Angleterre elle-même. L'Irlande nous en envoie par millions ; l'Allemagne aussi ; et on nous arrive aujourd'hui de Bohême de Pologne, des régions slaves, d'Autriche, d'Italie et même du Liban. ”

La France, dont Mgr Ireland parlera chez nous avec une bouche de crocodile amoureux, la France n'est même pas nommée quand il pleure en Angleterre sur le malheur de n'être pas tout à fait anglais.

Mgr Ireland a aussi le don de lancer des invitations au nom de ceux qui ne lui ont donné aucun mandat. S'avisera-t-il en France d'inviter tout le pays au nom de l'Amérique, comme sur les bords de la Tamise il convia tous les Anglais à parcourir les plaines du Nouveau-Monde ?

“ Pour faire cela, il vous faudra franchir bien des milles, mais il vous sera agréable de traverser nos prairies, continuait Mgr Deshoulières-Ireland. Alors vous verrez vos frères catholiques et vous vous connaîtrez. Une grande mission s'ouvre devant nous, car certainement, à l'avenir, l'influence de l'Angleterre et de l'Amérique s'étendra à des milliers de milles d'étendue par terres et par mers : et puisque Dieu dans sa providence a donné une si grande étendue à ces deux nations, votre tâche est grande. La nouvelle ère est commencée pour nous, une ère de liberté entière et le pouvoir de la réaliser dans la plénitude de la liberté. ”

Que si l'on demande comment le diseur de telles choses peut représenter le peuple que

nous aimons le mieux, l'Amérique, en France, à une inauguration solennelle la réponse sera très simple. Mgr Ireland s'est agité. L'an dernier, le gouvernement français a eu la naïveté de ne pas interdire son entrée dans l'église d'Orléans. Sur ce, le prélat a fait croire qu'il était l'invité de ce gouvernement aux fêtes de Jeanne-d'Arc ; et c'est pour nous être agréable qu'on nous a gratifiés d'un nouveau discours de Mgr Ireland, l'évêque de la religion polytechnique, mais non romaine, le citoyen au cœur anglais, le prêtre aux idées protestantes, le déclamateur qui fait le plus vite et le plus entre deux paquebots, l'homme enfin que nous devrions le mieux applaudir à bruit de clefs forées quand il mettra ses dents jaunes dans le marbre de France, si le marbre mordu ne se moquait pas de ses dents.

JEAN DE BONNEFON.

RENTREE DES CLASSES

Au moment de la rentrée des classes, il nous semble utile d'appeler l'attention des mères de famille sur la nécessité qui s'impose à leur sollicitude maternelle, de suppléer à l'insuffisance de l'exercice physique chez leurs enfants astreints à l'étude, par l'emploi régulier d'un tonique réparateur et reconstituant du sang. Il y aurait bien moins de jeunes filles anémiques, nerveuses, hystériques et souffreteuses, si les parents et les institutrices voulaient encourager les exercices physiques et forcer les jeunes filles à s'y livrer comme ils les forcent souvent à étudier presque au-delà de leurs forces. Les médecins prescrivent les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard comme traitement préventif et curatif de l'anémie ; elles ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants, n'exigent pas de régime spécial et ne dérangent en rien les habitudes régulières de la vie du couvent. Ces pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

Faites abonner vos amis au REVEIL

LES MAISONS HANTEES

Les étranges rumeurs dont la rue de Bourgogne n'a été le théâtre remettent de nouveau en question les "maisons hantées." Ces seuls mots ont le don, jetés au hasard dans une conversation, de susciter les ironies les plus sottes comme les anecdotes les plus fantastiques. D'une part, toute une catégorie de gens ne veut y voir que fumisterie grossière, truc, ventriloquie ; de l'autre, les récits superstitieux vont leur train, les souvenirs s'accroissent et se déforment sous l'influence de l'imagination et du désir d'étonner ; le petit frisson du mystère parcourt les jolies épaules des femmes et les reins épais des hommes... tout à l'heure on avait tout nié, maintenant on est prêt à admettre les fantasmagories les plus absurdes.

Il y a, je pense, entre ces deux opinions extrêmes et également inexactes, une position à choisir pour l'observateur impartial et attentif.

Constatons d'abord que l'aspect des maisons hantées a évolué avec les siècles et l'état d'esprit des hommes. M. Laug, un psychologue distingué, cite un cas qui date de l'an 856. Comme vous le voyez, les maisons hantées ne sont pas une invention moderne ; mais autrefois les esprits se plaisaient à visiter les vieilles ruines, ils traînaient leurs linceuls et leurs chaînes dans les corridors des châteaux silencieux ; les gémissements plaintifs réclamaient des messes ; s'ils exprimaient leurs griefs à quelque visiteurs nocturne (il avait toujours, disposés sur sa table, un livre de prières et un pistolet), c'était dans un langage poétique et solennel, et ils affectionnaient les douze coups du beffroi comme heure des confidences. Aujourd'hui le phénomène affecte des apparences plus prosaïques et moins grandioses. Nos revenants sont devenus beaucoup plus mal élevés et bruyants. Ils n'attendent pas le recueillement de minuit pour commencer leur concert de cris, de coups frappés, d'ustensiles décrochés et mis en branle. S'ils s'expriment, ce n'est plus dans un langage ossianique et fleuri, mais plutôt avec le vocable des halles et l'exclamation chère à Cambronne. Au lieu de réclamer des messes,

ils menacent, injurient, se vantent de faire déguerpir les curieux ou de leur infliger une peur mémorable. Au lieu des graves fantômes d'autrefois, ce sont de vieux cabotins désireux de parader et de pétarader au nez des pauvres vivants déconfits.

Cependant il y a un fond qui reste le même ; et c'est cela qui montre la part de réalité autour de quoi l'imagination a tissé sa toile de merveilles. Une part du phénomène physique est immuable. Les craquements, les soupirs, les chutes de pierres, les mouvements des meubles, les projections de vaisselles et autres objets n'ont pas changé ; même on pourrait dire qu'ils se sont accentués un peu plus de nos jours, comme si les revenants étaient devenus plus positifs, à l'image de ceux chez qui ils reviennent.

Lisez les récits modernes des maisons hantées. Pour ma part j'en ai examiné quelques-unes à la campagne et à la ville ; et j'ai toujours été frappé de l'extrême matérialité et, j'oserais dire, de la grossièreté de ces phénomènes. Ils n'en sont, il est vrai, que plus frappants, et une lâcheté qui, toute seule, descend les escaliers comme une personne est bien plus faite pour stupéfier un brave citoyen de la troisième République que les plus subtiles expériences de clairvoyance ou de pressentiment.

Eh bien, me dira-t-on, quelle explication trouvez-vous pour ces faits extraordinaires ? Croyez-vous au surnaturel ? Je dois le dire tout de suite, d'accord avec M. Anatole France, je pense que, dès qu'un phénomène s'offre à nous, est perçu par nous, il fait partie de l'ordre des choses et reste par conséquent naturel. Mille forces nous sont inconnues encore ou mal connues. Elles n'en sont pas moins naturelles, puisqu'elles existent. Que sont-elles ? D'où viennent-elles ? En vérité, les difficultés commencent là.

Pour nous restreindre aux maisons hantées, voici brièvement les quelques solutions qui nous sollicitent :

Tout d'abord, la mystification pure et simple, soit intéressée, comme dans le cas de déprécier un immeuble, soit dans un but de divertissement. Les sceptiques de parti pris et les obser-

vateurs superficiels s'en tiennent à cette explication un peu sommaire et qui ne saurait embrasser tous les cas.

Les spirites prétendent, eux, que ce sont les défunts qui viennent, dans les maisons hantées, témoigner de leur survivance. D'après leur théorie, l'homme serait composé de trois éléments : le corps, qui disparaît et se disperse après la mort ; puis le péresprit et l'esprit, qui continuent à exister. Le péresprit, qui tient le milieu entre la matière et l'âme et participe de l'un et de l'autre, sert au défunt d'instrument pour se manifester par delà la tombe. Le péresprit d'un mort inquiet, outragé ou repentant mènerait la sarabande dans la maison qu'il a autrefois habitée. Dans ce cas, si vous voulez le calmer, interrogez-le avec déférence. Il vous dira ce qui le trouble ; quand vous vous serez conformé à ses exigences, les bruits d'eux-mêmes cesseront.

Les occultistes et les théo-ophes formulent une hypothèse plus complexe et plus raffinée. Pour eux, il existerait, en dehors du plan physique, le "plan astral." Ce plan astral est le lieu où évoluent non-seulement les âmes des morts qui ne sont pas encore tout à fait délivrées des illusions terrestres, mais toutes les coques, tous les vêtements psychiques abandonnés par les esprits en s'élevant à d'autres régions. Ces débris d'âmes—si j'ose m'exprimer ainsi—sont des éléments de dissolution, de trouble, de désordre. En se diluant, et avant de se refondre dans le tout universel, galvanisées par des souvenirs de vie personnelle, - ces larves tentent un dernier effort, - un assaut suprême. C'est à elles que nous devrions ces phénomènes violents, d'une intelligence obscure et d'une incohérence manifeste. Mais l'ingéniosité des occultistes va plus loin encore. Ils supposent que ce plan astral possède des individualités autonomes qu'ils appellent "élémentals." Ces élémentals sont ou bien des forces cosmiques encore inconnues ou bien des pensées p'us ou moins malfaisantes d'hommes vivants qui se sont détachés d'eux et vivent d'une vie à part dans le plan astral... Ce peuple bizarre et disparate, mi-conscient et plutôt malicieux, qui rappelle les formes fantasti-

ques et les monestres des "Tentations de saint Antoine" ou des "Sabbats" des peintres flamands, serait le fauteur des plaisanteries burlesques inhérentes aux maisons hantées.

Tout cela est à la fois poétique et fascinant ; mais il semble que l'imagination y ait une part importante. Les étudiants des "sciences psychiques" examinent le problème des maisons hantées avec un esprit beaucoup plus positif. Ils ont fini par découvrir qu'il ne se produit une rumeur ou un mouvement inexplicables par les moyens ordinaires que si dans l'ambiance du prétendu miracle se trouve une personne spécialement nerveuse (généralement une femme) qui en est en quelque sorte la condition indispensable, et que nous appellerons le "medium". —La petite bonne par exemple, joue dans les maisons hantées un rôle prépondérant.—Partout où les revenants font leur sabbat, il existe un être en chair et en os sans lequel ils ne pourraient rien accomplir. Enlevez cet être, le calme est rétabli ; faites-le revenir, tout le vertige recommence. Voilà un point acquis et il a son importance capitale. "Sans "medium" pas d'esprit, d'élémental ou de larve."

Dès lors on respire, nous ne sommes plus à louver autour d'un au-delà insondable et irritant, nous tenons entre nos mains l'occasion du prodige, qui est toujours un être humain.

Ce n'est pas dire que la difficulté soit toute tranchée. Le "medium" est généralement un sujet entraîné aux pratiques du spiritisme et de l'hypnotisme ou un hystérique qui ne se rend pas compte des étranges privilèges de son détraquement. Le malheur, c'est que de telles personnalités sont volontiers simulatrices. Je ne parle pas surtout de la simulation grossière qui consiste à tromper consciemment, mais d'une simulation plus insaisissable par laquelle ont trompé sans le savoir et avec une sincérité qui dérouta les novices expérimentateurs. J'ai connu, par exemple, une hystérique déclarée qui, domestique, se plaignait à ses maîtres des mauvaises farces d'un esprit malin qui la tourmentait. "Il renverse mes saucés, disait-elle, cache les objets dont j'ai le plus besoin, ouvre tout à coup les por-

tes que j'ai soigneusement fermées..." Cette femme était très sincère et très malheureuse.

On l'observa et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle ouvrait elle-même les portes, renversait les saucés et cachait les objets. Seulement elle l'oubliait aussitôt, et, se trouvant en face d'un fait dont elle n'avait plus connaissance, elle l'attribuait à quelqu'un d'extérieur à elle...

Mais certains faits extraordinaires demandent une autre explication. Bien souvent devant le medium immobile, des meubles se sont déplacés des chandeliers, des couteaux, des fourchettes, des vases, que sais-je encore ? sont entrés en danse et parfois se sont brisés sans que l'on ait pu discerner la force qui les agitait. Les sciences psychiques nous apprennent que, même en ce cas, il n'y a rien de miraculeux. Chez certains sujets où l'équilibre nerveux est détruit, les forces dont ils disposent paraissent pouvoir s'extravaser hors d'eux et agir sans qu'ils en aient la maîtrise ni même la connaissance. C'est toujours le medium qui est l'occasion du phénomène, mais le medium extériorisé. Ses forces motrices agissent-elles hors des organes, projetés vers l'objet ? ou bien induisent-elles, dans l'atmosphère, des forces inconnues pour les faire agir ? Tout cela est obscur, et je crois qu'il serait bien présomptueux de vouloir se prononcer "ex cathedra".

N'y a-t-il même dans les maisons hantées celles qui le sont vraiment, bien entendu, que des phénomènes d'extériorisation de forces psychiques ? Je ne le pense pas. Autour de ce fait positif, l'imagination tisse, comme je le disais au début, sa toile fantastique. Les cerveaux s'exaltent, la suggestion s'emploie, l'hallucination collective s'en mêle ; autour du grain de mil qui est réel, les nuages brillants de l'illusion s'enroulent jusqu'à le cacher. Et la foule béate ourit sans comprendre et en criant au mensonge ou recommence ses vieux et doux rêves de miracle, de merveilleux et de revenants.

JULES BOIS.

SOIGNEZ-VOUS.

Si vous avez souci de votre santé, vous emploierez le BAUME RHUMAL dans toutes les affections de la gorge et des poumons.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

LES JEUNES FILLES AU COUVENT

La supérieure d'un de nos principaux couvents nous disait dernièrement qu'elle ne s'expliquait pas qu'un grand nombre de jeunes filles qui suivent les cours de l'institution, soient paresseuses, qu'elles se révoltent contre la gymnastique et refusent de prendre part aux jeux qui demandent une certaine dépense de forces, et la bonne sœur ajoutait : "Cependant elles auraient grand besoin d'exercice, cela leur donnerait un beau teint, de belles couleurs". Cette paresse, pour nous, est plutôt une maladie qu'un défaut : elle est le résultat de l'anémie ou appauvrissement du sang.

Que l'on mette ces jolies paresseuses au régime reconstituant des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elle ne tarderont pas à retrouver leurs belles couleurs et ce besoin incessant de mouvement qui caractérise la jeunesse. On trouve les Pilules de Bonard dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte.

Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

CE QU'IL EN COUTE.

Ce qu'il en coûte pour éviter une bronchite ou une fluxion de poitrine ; un peu de BAUME RHUMAL à 25c la bouteille. 56

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

LA PRESEANCE

La toux, le rhume, la coqueluche, la bronchite s'effacent devant le BAUME RHUMAL. 55

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,

... Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser 

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA